

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol II

Montréal, (Bas-Canada) 14 Decembre 1861

No 49.

SOMMAIRE.—Poésie : La lettre au bon Dieu.—Chronique.—XXVI : Guérison d'Eulalie Bergevin, Sœur de la Congrégation de Notre-Dame, 1860.—La lugubre prophétie.—Mort, à St. Hyacinthe, de M. Boutillier, ancien membre du Parlement.

### POÉSIE.

#### La Lettre au bon Dieu.

Le premier degré de la piété est d'aimer celle de qui Dieu a voulu que nous ayons reçu la vie.

(SAINT AMBROISE.)

Mains jointes, à genoux devant un crucifix,  
Les yeux baignés de pleurs et la voix bien émue,  
Du plus profond de son âme ingénue,  
Ainsi priait Valentin, le bon fils.

“ O mon Dieu ! de grâce viens à mon aide !  
“ Ma bonne mère va mourir !  
“ Daigne m'enseigner le remède,  
“ Seigneur, qui pourra la guérir !

“ O Divin Créateur de toutes choses,  
“ Si tu veux m'exaucer, comme je t'aimerai !  
“ Dans mon petit jardin j'ai de belles fleurs roses,  
“ Sitôt qu'elles seront écloses,  
“ Au pied de tes autels je les effeuillerai.

“ On m'a dit que faire l'aumône  
“ C'est attirer sur soi les dons de ta bonté,  
“ Et que, du haut des cieux où s'élève ton trône,  
“ Tu protèges celui qui fait la charité.  
“ Je serai charitable afin de mieux te plaire ;  
“ Mais, n'est-ce pas, mon Dieu ! tout le bien que mon cœur  
“ Aux pauvres essaiera de faire,  
“ Toi, tu le rendras à ma mère  
“ En jours de paix et de bonheur !

“ J'ai deux gentilles tourterelles,  
“ Qui mangent dans ma bouche et perchent sur mes doigts.  
“ Puis battent doucement des ailes  
“ Dès qu'elles entendent ma voix ;  
“ Je vais leur donner la volée,  
“ Car un pressentiment heureux  
“ Me dit qu'en remontant vers la voûte étoilée,  
“ Elles te porteront mes vœux.

“ Je leur attacherai sous l'aile  
“ Une lettre que j'écrirai,  
“ Avec ma plume la plus belle,  
“ Sur mon papier le mieux doré.  
“ Cette lettre, Dieu tutélaire,  
“ Tu la liras, j'en suis certain ;  
“ Elle l'attendrira, j'espère, et dès demain  
“ Tu daigneras guérir ma mère.”

En achevant ces mots, bien sûr d'être écouté  
De celui qui de tous est le souverain maître,  
Le petit Valentin courut faire la lettre  
Qui devrait pour sa mère implorer la santé.

Cette lettre était fort touchante,  
Bien qu'elle renfermât plus d'un mot raturé ;  
Le cœur le moins aimant, l'âme la plus méchante,  
En la lisant aurait pleuré.  
Valentin l'attacha sous l'aile  
De sa plus belle tourterelle,  
Qu'il embrassa bien tendrement,  
Et qui, sitôt qu'il l'eut lâchée,  
Ne resta qu'un instant sur les lilas perchée,  
Et s'enfuit vers le firmament.

De cet aimable enfant la bienheureuse mère  
Se trouva mieux le lendemain ;  
Mais son cœur demeura certain  
Qu'elle devait la vie à l'ardente prière  
De son cher petit Valentin.

Fidèle à sa sainte promesse,  
Valentin du malheur se fit le noble appui,  
Et tous ceux que courbait le poids de la détresse,  
A compter de ce jour, eurent un frère en lui.

Dans la douce candeur de son âme ingénue,  
Il crut, avec la foi des cœurs purs et pieux,  
Que sa pressante lettre avait été reçue  
Par l'immortel auteur des mondes et des cieux !

Va, cher enfant ! cette pensée  
Tu peux la conserver, ce n'est point une erreur.  
Oui, la lettre fut exaucée,  
Mais bien avant que ta main l'eût tracée,  
Car le regard de Dieu la lisait dans ton cœur.

ELISE MOREAU.

Dans notre prochain numéro nous publierons la suite et la fin du discours de M. Bentley.

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La symphonie du *Désert*.—Mérites de l'exécution.—L'œuvre des orphelins.—Les mystères de la charité à Montréal.—La mort du R. P. Lucordaire.

Le *Désert* a été donné, mardi dernier, avec un plein succès. L'affluence était considérable et a réalisé les plus belles espérances, tandis que l'exécution a contenté le goût, même, des plus difficiles. La symphonie ne devait commencer qu'à huit heures, et dès sept heures la foule se précipitait, remplissait le vestibule et l'escalier et occupait les places ; un quart d'heure avant l'ou-

verture tout était occupé. Un grand nombre se tenait debout et refluaient dans l'escalier.

Outre le nombre, l'on pouvait remarquer le choix de la réunion ; on pouvait dire que tout ce que Montréal compte d'artistes et d'amateurs de musique se trouvait présent à cette belle solennité, avide d'entendre ce chef-d'œuvre dont on avait entendu parler depuis tant de temps.

Enfin, l'heure indiquée arrive, l'attente est poussée au dernier degré ; une porte ménagée près de l'estrade s'ouvre et donne passage au groupe des instrumentistes, une salve d'applaudissements éclate dans toute la salle ; mais la porte s'est refermée et les esprits rentrent dans une cruelle incertitude du temps plus ou moins long imposé à leur patience ; enfin, au bout de quelques instants, la porte s'ouvre encore ; le groupe des chanteurs apparaît et est salué par une double salve d'applaudissements, qui couvre, pendant quelques instants, le bruit des instruments qui s'accordent. On attend encore, et enfin, après quelques pauses, on aperçoit avec satisfaction le bienheureux archet du chef d'orchestre qui se balance dans les airs et qui prend son élan pour articuler une mesure ; à cette vue, un soupir de béatitude sort de toutes les poitrines.

La symphonie commence ; des accords longs et majestueux retentissent et se prolongent pendant plusieurs mesures, et seulement à ces commencements, on se sent transporté déjà dans un monde nouveau, car ce prélude ne ressemble à rien de ce qu'on est habitué à entendre ; ces grands accords se succèdent lentement et solennellement, et prédisposent l'âme à l'attention, au recueillement, comme aussi à l'attente de la musique éminemment singulière et originale qui va bientôt suivre.

Au milieu de ces accords, comme dans les anciennes tragédies grecques, une voix isolée s'élève exposant gravement, à la façon des anciens prologues, le sujet du morceau suivant ; c'est le génie de la solitude qui contemple l'espace ouvert devant lui, et qui décrit ce qu'il voit :

[Strophes déclamées sur une tenue de l'orchestre.]

A l'aspect du désert l'infini se révèle,  
Et l'esprit, exalté devant tant de grandeur,  
Comme l'aigle fixant la lumière nouvelle,  
De l'infini sonde la profondeur.

ORCHESTRE.

Au désert, tout se tait : et pourtant, ô mystère !  
Dans ce calme silencieux,  
L'âme, pensive et solitaire,  
Entend des sons mélodieux.

Ineffables accords de l'éternel silence !  
Chaque grain de sable a sa voix ;  
Dans l'éther onduleux le concert se balance ;  
Je le sens, je le vois ;

Vient ensuite le chant du *Désert*, chant plein d'imprévu, d'originalité, mais aussi de grandeur et de majesté.

C'est la prière qui s'élevant de la solitude, glorifie Dieu et exalte ses grandeurs.

Louange à toi, le souverain des mondes,  
Louange dans l'immensité ;  
Car mes solitudes profondes,  
Sont pleines de ta majesté.

Ce chant religieux est l'un des plus beaux et des plus justement admirés de la symphonie. De plus, il l'ouvre

dignement pour représenter les sentiments de ce peuple singulier qui, au milieu de ses erreurs et de sa déchéance, conserve cependant un si vif sentiment de la divinité.

Vient ensuite le chant de la caravane et enfin la tempête. En tout cela nous n'avons pas la prétention de juger scientifiquement cette musique, nous laissons cette tâche à des juges plus compétents ; nous voulons seulement rendre compte de l'effet qu'elle a produit sur les auditeurs.

En tout objet d'art, il y a une part exclusivement réservée aux véritables artistes, mais il y a aussi ce qui est du domaine des simples spectateurs, et c'est ce que nous nous réservons simplement d'apprécier et d'examiner.

L'effet de ces premiers morceaux a été aussi grand et aussi émouvant que possible.

Le morceau de la caravane, avec ses *pianos* et ses *fortes*, est combiné ingénieusement et habilement pour produire l'effet le plus naturel et le plus pittoresque.

La caravane arrive, on l'aperçoit d'abord dans le lointain sans pouvoir à peine la distinguer, si ce n'est que comme un point.

Quel est ce point noir dans l'espace  
Qui se montre et fuit tour à tour ?

Elle approche ensuite peu à peu, on la distingue, et à mesure qu'elle arrive, on peut commencer à apercevoir la multitude immense dont elle se compose.

A l'horizon, la caravane passe  
Serpent gigantesque, elle embrasse  
Des cieux le radieux contour.

Enfin, elle arrive près de vous ; on entend distinctement ses chants, les voix de ses conducteurs retentissent avec force, et frappent les airs d'accents vigoureux, puis le chant recommence à diminuer, la marche s'éloigne, les bruits décroissent peu à peu, la mélodie continue dans le lointain, elle ne s'entend plus à la fin que par instant, et le chant arrive jusqu'à vous comme apporté irrégulièrement par quelques bouffées de vent ; et enfin toute l'harmonie se fond dans un solennel silence, où ne domine plus, que les bruits graves et presque imperceptibles du désert.

Tous ces effets sont rendus, merveilleusement, dans cette belle symphonie, et l'on peut dire que comme effet pittoresque, le morceau de la caravane est un des mieux réussis et des plus naturels que l'on ait pu imaginer.

Ces effets alternatifs de lointain, puis de *crescendo* et enfin de force, sont d'abord rendus par les instruments, dans une introduction qui est suffisamment longue pour les donner tous successivement suivant leur nuance, et enfin, quand tout le motif a été ainsi présenté, les chants commencent suivant la même gradation avec une vérité étonnante, qui charme et ravit, et surprend l'âme par la délicatesse d'une pareille conception.

Ici nous ne saurions trop faire l'éloge des exécutants et de l'habile direction qui leur a été donnée ; ce morceau a été rendu avec une rare intelligence, et il laisse une telle impression dans l'âme qu'on ne peut que désirer qu'il soit exécuté plus d'une fois pour être mieux compris par les auditeurs et mieux saisi dans ses variétés si délicates et ses nuances infinies.

Vient ensuite la tempête qui a une réputation universelle. Voilà donc ce formidable simoun, cet orage de sable auprès duquel tous les autres orages ne sont que comme des giboulées de mars ; voilà ce qu'il fallait rendre, avec ces seuls éléments, des voix et des instru-

ments. Mais l'artiste a habité longtemps le désert, se promenant partout, dit sa biographie, avec un piano qui ne le quittait jamais et qui était transporté à dos de chameau; il a noté littéralement la tempête, il a écrit le chant du vent, il a saisi les hurlements épouvantables de l'ouragan déchaîné, et c'est le résultat de plusieurs années d'observation, et d'étude curieuse et infatigable que vous avez en ces admirables mesures, qui peuvent paraître bien courtes, mais qui représentent un immense travail et sont un vrai chef-d'œuvre.

Une mélodie toujours soutenue et savamment dirigée, éclate, s'interrompt, prend et reprend sans cesse, se suivant inflexiblement depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis qu'elle est accompagnée, ou plutôt comme contrariée dans sa marche par ces mille accords qui la suivent, qui se brisent contre elle et reproduisent avec une vérité complète ces mugissements, ces grincements de l'orage, enfin tous ces bruits étranges et horribles qui donnent tant de grandeur et de majesté à ces effrayantes convulsions de la nature.

La voix de l'homme terrifié, voix suppliante, voix arrachée du fond d'un cœur tordu par l'épouvante et s'élevant jusqu'au ciel, retentit jusqu'à dominer parfois le bruit des éléments en fureur, et ajoute encore à l'impression de terreur; voilà ce qu'il fallait rendre, et voilà ce qui a été admirablement exprimé par l'artiste, et on peut le dire, parfaitement rendu par l'orchestre et les choristes de mardi soir.

C'est à cela que nous voulons borner nos observations sur la première partie; nous espérons avoir l'occasion de continuer à une nouvelle audition.

Mais nous ne voulons pas terminer sans féliciter les exécutants, et sans nous unir à l'approbation qu'ils ont trouvée partout:—un travail si soutenu et si habilement accompli développe chez eux le goût de la musique, et fait triompher de ses plus grandes difficultés, tandis qu'il donne le sentiment des grandes choses de l'art à tous les auditeurs.

Après de telles impressions et cette émotion si élevée que fait éprouver cette belle et grande musique, on comprend quel moyen d'attraction et de haute éducation morale on peut trouver ainsi pour notre population.

A des esprits actifs, pleins de vie et de mouvement dont il faut modérer continuellement l'impétuosité et l'élan, il faut un aliment, il faut une diversion qui élève et qui utilise leurs dons précieux au lieu de les anéantir dans l'inaction, ou de les laisser se pervertir faute d'une impulsion persévérante.

Voilà les premiers avantages que nous trouvons dans une institution semblable; le développement du goût dans notre population, l'heureux emploi des forces de notre jeunesse et de ses meilleures dispositions, enfin la préservation de tant d'occasions dangereuses, à redouter surtout dans une grande ville.

Un autre avantage est le fruit que l'on peut retirer de ces exercices pour les bonnes œuvres; on ne peut toujours recourir aux bazars, aux loteries, que n'emploie-t-on plus souvent les ressources que nous offre la musique; la soirée de mardi dernier sera, nous l'espérons, un puissant encouragement dans l'avenir.

L'exécution, comme nous l'avons déjà dit, fait le plus grand honneur aux chanteurs, aux instrumentistes, enfin à l'habile et infatigable directeur de cette association, M. l'abbé Perrault, qui a su trouver dans cette circon-

tance un si bon emploi de ses efforts pour le bien-être des orphelins.

Montréal possédait depuis longtemps cette œuvre des orphelins. Quelle est celle qui a eu le mérite de l'instituer? Quelle est cette bienfaitrice qui a eu la force et la constance de la soutenir pendant tant d'années? Qui a procuré l'éducation de tant de jeunes enfants dont un si grand nombre est déjà placé dans plus d'un métier et même dans plusieurs professions libérales? C'est là un secret, un mystère qu'il ne nous est pas permis de révéler; Dieu le connaît, depuis longtemps, ce mystère de la charité d'un cœur si noble et si généreux que tant d'infortunes en cette ville bénissent en secret.

La miséricorde divine a ses élus dans Montréal, des ministres de sa tendresse qui sont à peine connus et qui cependant passent en répandant le bien à pleines mains: leurs noms ne sont pas livrés à la publicité, et cependant ils comptent leurs jours, leurs heures, leurs instants, par d'innombrables bienfaits. Nous nous taisons donc, car proclamer ici le nom de la protectrice généreuse qui a le plus contribué depuis tant d'années à cette belle œuvre des orphelins, serait porter atteinte à sa délicatesse et à ses intentions les plus expresses. Mais ce nom est connu et béni de milliers d'âmes reconnaissantes.

Une triste nouvelle nous est arrivée ces jours derniers, le R. P. Lacordaire a cessé de vivre; nous avons publié sa biographie l'année dernière, nous n'y reviendrons que plus tard lorsqu'on aura donné de nouveaux détails: qu'il nous suffise de dire que le R. P. Lacordaire, l'illustre orateur, est mort dans cette asile béni du Collège de Sorèze, où il avait été cacher sa gloire et où, loin du regard des hommes et de la célébrité, il déployait tous les efforts de son zèle et les ressources de son talent dans l'éducation de la jeunesse.

Nous ne savons jusqu'à quel point le R. P. Lacordaire a participé à quelques-uns des défauts et des illusions de son siècle, comme on l'a dit quelques fois, mais ce que nous n'ignorons pas c'est qu'il n'a pas seulement brillé par un génie hors ligne, mais aussi par d'admirables exemples.

Lancé tout jeune à Paris, avec une éducation vicieuse par l'incrédulité du temps, à peine a-t-il vu la vérité qu'il s'est donné tout entier à elle; il n'a pas hésité dès lors à rompre avec les entraînements du monde et il a professé sa foi avec le courage le plus grand, et la pureté la plus entière; le respect humain, les attaques des impies, l'appel des passions, n'ont eu dès lors aucun empire sur lui; d'ailleurs, comme il l'a dit lui-même, jusque-là il avait eu l'esprit plus gâté que le cœur, et il était dégoûté du mal sans même l'avoir connu.

Plus tard, renonçant aux brillantes promesses de la célébrité, salué par M. Berryer, le prince des orateurs, comme le plus riche espoir du Barreau de Paris, il quitta tout pour aller s'enfermer à St. Sulpice; dans la générosité de son zèle, la conviction de sa foi, il ne pouvait se contenter d'être chrétien, il lui fallait de plus être apôtre.

Au sortir du séminaire, cette célébrité qu'il avait fui dans le siècle, lui revint plus grande qu'il l'eût peut-être jamais espérée auparavant. Ayant à défendre la plus grande des causes, à proclamer une doctrine sublime, appelé à la première chaire de la France, il conquiert dès les premières fois une gloire et une réputation auxquelles la chaire chrétienne n'était pas accoutumée.

depuis la grande époque des Bossuet, des Massillon et des Bourdaloue. Les grandes dignités, les premières distinctions attendaient le jeune orateur; c'est alors qu'il accomplit un nouveau sacrifice, il renonça à toutes ces promesses d'un brillant avenir dans le clergé séculier, pour aller courber son front glorieux sous le froc et sous la règle austère des Dominicains. Il se soumettait ainsi volontairement à deux grandes épreuves que le monde n'exigeait pas de lui pour se rendre à ses puissants appels. Il embrassait cette vie du religieux si rude à la nature: coucher sur la dure, jeûner sept mois de l'année, donner la moitié de la nuit à la prière publique au milieu de tous ses travaux et avec son goût infatigable pour l'étude.

Mais de plus il se voyait à la tâche si difficile, si ingrate, et si incertaine de la réhabilitation des Ordres religieux en France.

Tous ses amis tremblèrent pour lui, non qu'ils doutassent de son courage, mais parce qu'ils n'avaient pas la même confiance dans la providence, et dans leur époque pervertie par un siècle de révolutions.

Dans cette nouvelle épreuve, le R. P. Lacordaire réussit autant qu'il pouvait être donné à un élu de Dieu de réussir. Les populations, la jeunesse, étonnées un instant par la robe blanche et la tête rasée du Dominicain, se précipitèrent de nouveau vers lui et saluèrent tous ses efforts et toutes ses espérances de leurs acclamations et de leurs vœux.

Dix ans entiers, le R. P. Lacordaire montra, dans toutes les grandes chaires de France, l'habit des enfants de St. Dominique, et, qui plus est, donna le témoignage de tout ce que son talent avait conquis de force, d'ampleur, de méthode et de puissance dans les travaux soutenus de sa vie nouvelle et dans sa solitude volontaire. Et enfin, lorsque son nom était le plus célèbre et que la durée de ses travaux ajoutait tous les jours un nouvel éclat à la renommée, une nouvelle force à son influence, convaincu par son ministère, quelque fructueux qu'il fut, qu'il y avait peut-être quelque chose de plus précieux que d'éclairer et de ramener la jeunesse, c'était de la former, de la préserver et de la préparer dès les premières années, il abandonna tout, les grandes prédications des villes célèbres, les grandes conférences de la chaire de Notre-Dame de Paris, et il alla s'enfermer, non dans quelque grand collège de la capitale, mais dans le collège d'un village située à 200 lieues de Paris, d'une importance secondaire sans doute, mais où il savait que son Ordre avait un grand bien à faire et qui du reste se trouvait sur cette terre consacrée, et bénie par les travaux immortels de son père St. Dominique.

C'était le collège de Sorèze! et c'est là qu'après cette vie de sacrifices, de renoncements, de dévouements continuels, il a couronné sa vie dans le plus beau, le plus pur, le plus excellent des ministères; l'éducation de la jeunesse. Le plus grand suivant Dieu, quelque opinion, du reste, qu'en ait le monde et qu'en témoigne ordinairement le siècle.

Que pouvons-nous dire maintenant de plus glorieux pour ce grand génie, c'est qu'il a bien vécu. Quoi de plus consolant pour ses amis, ses admirateurs, pour tous ceux que cette mort va plonger dans l'amertume et la désolation, qu'une vie pleine de si belles actions.

Et en effet, combien avons-nous donc besoin de consolation dans un si triste événement. Cette belle parole ne retentira plus, cette doctrine si élevée a cessé de

couler, la source de cette admirable lumière est éteinte cette existence est brisée. Mais ce n'était pas seulement un grand génie, un talent incomparable, c'était un homme d'un grand dévouement et de rares et merveilleux sacrifices! Combien a-t-il donc pu conquérir une place encore plus glorieuse dans le ciel que sur la terre! *Pretiosu in conspectu Domini mors sanctorum ejus!*

#### XXVI.—GUÉRISON D'EULALIE BERGEVIN, SŒUR DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, 1860.

Eulalie Bergevin, née à St. Timothée, Diocèse de Montréal, âgée de 21 ans, Sœur de la Congrégation de Notre-Dame, sous le nom de Ste. Euphrosine, a été guérie par l'invocation de Notre-Dame-de-Pitié, le 27 octobre 1860, en la manière suivante

Depuis cinq ans elle était sujette à de gros rhumes, qui l'empêchaient de reposer la nuit, et la fatiguaient beaucoup le jour, sans l'arrêter pourtant pour sa classe. Le 25 juillet, étant revenue de la mission de St. Denis, à Montréal, elle fut prise d'une toux opiniâtre, qui, à partir du 1er du mois d'août, ne lui laissait aucun relâche, ni le jour, ni la nuit, malgré les remèdes qu'on lui donna pour essayer de la soulager.

Après les vacances, elle commença à faire la classe au faubourg St. Antoine, mais au bout de trois jours, elle se vit contrainte de prendre du repos, et de suivre le traitement du médecin. Le mal augmenta de plus en plus, elle ressentait de fortes douleurs dans la poitrine, dans le dos, et avait de la peine à respirer, par suite d'un point de côté qui se faisait sentir, tantôt à droite, tantôt à gauche, et parfois à la poitrine. En outre, elle avait souvent mal à la tête. L'appétit qui avait été bon jusqu'alors, vint à lui manquer et dans cet état, non seulement elle expectorait, mais elle vomissait, en quantité considérable, des matières qui par leur nature ne laissaient aucun doute sur la dissolution des poumons. Enfin, elle éprouvait une très grande faiblesse, jusque-là qu'il lui semblait quelquefois qu'elle allait perdre connaissance.

D'après des indices si alarmants, les Sœurs qui visitaient la malade, regardaient sa fin comme très prochaine; elles lui donnaient à entendre, qu'elle devait se préparer au grand voyage de l'éternité; et la malade était elle-même dans cette persuasion. Toutefois, elle espérait en la puissance de Notre-Dame-de-Pitié, estimant qu'elle n'avait point encore assez travaillé pour mourir si jeune; c'est pourquoi, elle priait continuellement cette divine Mère de prolonger ses jours, pour lui fournir le moyen de la faire connaître et aimer. Dans ce dessein, elle prenait de l'huile de la lampe, qui avait brûlé devant la statue miraculeuse, le jour de la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, cette année le 16 septembre; et en faisait fréquemment sur soi des onctions; elle avalait même quelques gouttes de cette huile, ce qui produisit plusieurs fois les vomissements dont on a parlé.

Elle continua de la sorte, pendant trois semaines, tout en suivant le traitement du médecin: lorsqu'il lui vint à la pensée de faire une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, et de la commencer le jour de la fête de sa vie intérieure, le 19 octobre, qui était un vendredi. Elle la commença en effet ce jour-là: et vers la fin de cette neuvaine, elle se sentait un peu mieux, les

douleurs diminuant d'une manière sensible. Comme cette neuvaine devait se terminer le samedi, 29 octobre, elle demanda le jeudi soir au médecin s'il lui permettrait d'aller communier le samedi dans l'Eglise de Notre-Dame de Pitié. "Le Docteur dont on connaît le sage réserve et la prudence, jugeant apparemment qu'elle ne pouvait être guérie, le surlendemain, sans l'intercession divine, lui répondit : vous pouvez y aller, si vous avez la foi.

La malade qui en effet croyait avoir la foi nécessaire pour obtenir sa guérison, attendait le samedi avec une vive et sainte impatience ; et la veille de ce jour éprouvait-elle une joie et un contentement qu'elle ne pouvait exprimer, et qu'elle regardait comme une assurance entière de sa guérison ; c'est pourquoi, après une nuit très calme, elle se leva le samedi, remplie d'allégresse, comme si ce jour fut pour elle le commencement d'une nouvelle vie et une espèce de seconde fête de Noël. Dans cette douce et ferme confiance, elle demande la robe dont elle avait été revêtue le jour de sa profession religieuse, afin de la faire servir à la fête de sa renaissance ; et s'étant habillée en tout hâte, elle se rendit à l'Eglise de Notre-Dame de Pitié. En y entrant, il lui sembla qu'une voix intérieure l'assurait qu'elle allait être guérie dans ce sanctuaire même ; et en effet, au moment où elle fit la Sainte Communion, elle n'éprouva plus aucune douleur et demeura convaincue de sa parfaite guérison. Aussi durant son action de grâces, ne savait-elle comment témoigner sa reconnaissance à Marie, et après s'être efforcée de répandre son âme en sentiment de louanges, de bénédictions, d'amour envers sa bienfaitrice, elle finit enfin par réciter le cantique *Magnificat*.

Eprouvant ensuite le besoin de prendre de la nourriture, elle sortit de l'Eglise et déjeuna de fort bon appétit, comme elle eut jamais fait dans la santé la meilleure ; puis elle retourna à l'Eglise, et entendit une seconde messe, en actions de grâces. Depuis le moment de sa guérison, elle n'a plus rien senti ni de sa toux ni de ses douleurs précédentes ; elle a même fait la lecture publique à la salle de communauté trois jours après avoir été guérie, et jouit d'une santé parfaite.

Telle est la déclaration qu'elle a faite et signée, le 31 octobre 1860, et qu'elle a confirmée plus tard. Plusieurs des Sœurs de la congrégation, témoins assidues de toute la suite de sa maladie et de sa guérison, attestent que, cette déclaration est conforme à la vérité.

SOEUR SAINTE EUPHROSINE, EULALIE BERGEVIN,  
Sœur de la Congrégation.

### La lugubre prophétie.

I

Nous sommes au soir du 15 mai 1860, dans l'un des quartiers les plus solitaires de Lyon.

Un jeune officier de la garnison, âgé de vingt-trois ans à peine, regagnait son hôtel, l'esprit et le cœur tout occupés des frivoles amusements dans lesquels il avait consumé sa journée.

Tout à coup, en passant près d'une église, des sons harmoniques ont frappé son oreille.... Il s'arrête, il écoute.... Il se demande comment, à cette heure avancée, lorsque déjà les ténèbres ont enveloppé la ville, ces chants se font entendre dans le temple...

Cependant, malgré lui, son âme est saisie d'une impression qu'il ne peut définir. N'ira-t-il pas se rendre compte de la cause de ces harmonies qui l'émeuvent ?

Après quelque hésitation, entraîné par une inspiration de la grâce, et réfléchissant qu'à cette heure ses camarades ne pourront le voir, ni le rallier, il se décide à entrer dans la vieille basilique.

Guidé par les chants, il s'avance sous les longues nefs et arrive enfin à l'autel de la sainte Vierge. De pieuses femmes étaient là réunies ; après la prière du soir, elles chantaient ensemble quelques cantiques en l'honneur de Marie.

La vue de cet autel, l'image de la sainte Vierge, l'harmonie des cantiques, l'attitude recueillie de ces pieuses femmes, tout cela rappelle au jeune officier le souvenir de sa première communion.—Lui aussi, en ce jour fortuné, il était venu s'agenouiller aux pieds de l'autel de Marie et devant son image ; et, dans le recueillement de son jeune cœur, il avait chanté avec enthousiasme et amour ! Lui aussi, en ce jour, il avait promis à Dieu de lui demeurer fidèle, de conserver son cœur pur... et c'était entre les mains de Marie qu'il avait déposé sa persévérance et ses serments ! Hélas ! combien n'a-t-il pas depuis manqué à sa parole ? Il y a déjà bien des années qu'il a oublié Dieu ! bien des années qu'il ne s'est confessé.

En moins d'un instant, toutes ces réflexions avaient surgi comme des remords dans le cœur de l'officier ; et, sous leur mystérieuse et sainte influence, il s'était dirigé vers une chapelle isolée, afin de se soustraire à tous les regards et était tombé à genoux, la tête dans les mains, murmurant des lèvres et du cœur une prière de repentir et de pardon que sa pieuse mère lui avait apprise dans son enfance.

Il pria assez longtemps.... puis accablé par l'émotion qu'il venait d'éprouver, et sans avoir seulement la force de s'asseoir, il s'endormit.

Cependant les chants avaient cessé, les lumières étaient éteintes ; peu à peu les pieux fidèles s'étaient retirés : tout était rentré dans le silence et l'obscurité. En vain plusieurs fois, en agitant le trousseau de ses clefs, le gardien de l'église avait répété : *On ferme, on ferme.... n'y a-t-il plus personne ?* Notre officier, dans son premier sommeil, n'avait rien entendu. Quand il s'éveilla, il n'était plus temps ; la lourde porte de l'église était fermée : et qui donc pourrait la lui ouvrir ? Il se lève cependant, fait quelque pas ; mais à quoi bon tenter de sortir ; ses efforts seraient impuissants ! Il se résigne ; et, retournant dans la petite chapelle où il avait prié, il s'y asseoit, espérant retrouver le sommeil.

Quelques moments s'étaient à peine écoulés ; tout à coup il voit la porte de la sacristie s'ouvrir d'elle-même. Un prêtre apparaît, il est revêtu d'ornements noirs comme pour des funérailles ! Le voilà qui s'avance : il se dirige vers la petite chapelle : l'officier pâlit.... ce prêtre ! mais c'est celui-là même qui l'a préparé à sa première communion ! celui-là à qui il a juré, comme au représentant de Jésus-Christ, d'être toujours fidèle !.... et cependant on lui a appris que Dieu l'a appelé à lui il y a quelques mois !.... Pourquoi cette mystérieuse apparition ? Serait-il envoyé de Dieu pour lui reprocher son infidélité et ses égarements ?....

Cependant le prêtre a franchi le seuil du sanctuaire. Le voilà debout devant l'autel ; on dirait qu'il va proclamer ce vœu touchant que le ministre de Jésus-Christ



adresse aux fidèles de la part de son maître, durant les prières du saint sacrifice : *Que le Seigneur soit avec vous : Dominus vobiscum.*

Mais au lieu de ces douces paroles, lançant sur le jeune homme un regard sévère, il lui adressa ces seuls mots :

“ Vous qui êtes ici, sortez ! ”

A ces mots, le malheureux officier, qui avait suivi avec effroi tous les mouvements du prêtre, fait un effort pour se soulever sur sa chaise : mais il retombe aussitôt lourdement.

“ Vous qui êtes ici, sortez, ” reprend d’une voix plus effrayante encore ce prêtre mystérieux.

L’officier fait un nouvel effort aussi inutile que le premier ; il se lève et retombe, se lève et retombe encore : une sueur froide inonde son visage ; un tremblement convulsif agite tous ses membres.

“ Vous qui êtes ici, sortez, ” dit une troisième fois le prêtre aux vêtements de deuil ; et, pour la troisième fois, l’officier essaie de se lever et de fuir ; mais, soit épouvante, soit faiblesse, à la suite des émotions qui viennent de se succéder, soit qu’une force invincible le retienne, il ne peut faire le moindre mouvement.

Le prêtre attend un instant ; puis lançant au malheureux un regard plus pénétrant :

“ Je voulais vous épargner une lugubre nouvelle. . . . puisque vous voulez rester ici, écoutez-la donc. — Dans un an, à pareil jour, à pareille heure, vous mourrez. ”

Et le prêtre descendit les degrés de l’autel en récitant le *De profundis*, la prière pour les morts, et rentra dans la sacristie dont les portes se fermèrent lentement.

Aussitôt l’horloge de l’église sonna douze coups, et pendant quelques minutes, l’infortuné jeune homme put entendre les horloges de la ville répéter l’heure fatale fixée pour son prochain trépas. C’était l’heure la plus solennelle ! . . . . c’était minuit ! . . . .

## II

Je n’essaierai pas, lecteurs, de vous dépeindre les cruelles angoisses dans lesquelles notre officier passa les dernières heures de la nuit, ni de vous dire avec quelle ardeur il attendit les premières lueurs du jour.

Ce moment si désiré arriva enfin : au son de l’*Angelus* les portes de l’église s’ouvrirent ; et, tandis qu’une troupe matinale de pieux fidèles se pressait pour assister à la première messe, l’infortuné captif se précipitait hors de l’enceinte sacrée pour se rendre à sa demeure.

A peine arrivé, il se jette sur son lit ; et, éprouvant le besoin de la solitude, il donne l’ordre de ne laisser entrer personne.

Cependant, vers dix heures, ses compagnons de plaisir se présentent. On veut les congédier ; ils insistent, étonnés qu’ils sont de cette consigne si nouvelle : et pénétrant dans l’appartement, ils arrivent au lit de leur ami.

“ Es-tu donc malade, ” lui disent-ils, que tu nous aies fermé la porte ?

— Non, mes amis, mais j’ai besoin de repos ; pour aujourd’hui je renonce à toute espèce de plaisir.

— Eh bien ! à demain.

— Demain, comme aujourd’hui, ” leur répond-il d’une voix ferme.

Les jeunes officiers se regardent et le regardent lui-même sans rien comprendre à cette brusque transformation.

“ Tenez, mes amis, ” reprend le jeune homme d’un ton décidé, “ mieux vaut vous dire tout de suite la cause de cette subite résolution. ”

Et il leur raconta ce qui lui était arrivé depuis la veille.

“ Il ne me reste plus qu’à me préparer à la mort ” ajouta-t-il en terminant son récit. — “ Je suis résolu à vivre désormais en chrétien. . . . Je compte sur votre amitié pour respecter ma résolution ”

— Mais, mon cher, s’écria l’un des jeunes officiers, Dieu ne demande pas que l’on mène la vie d’un moine pour se préparer à la mort ; et, d’ailleurs une année c’est beaucoup plus qu’il ne faut. Pourquoi donc ne ferais-tu pas deux parts de l’année qui te reste à vivre ? Six mois pour t’amuser et six mois pour faire pénitence ? Tu pourras pendant la première période de temps te livrer au plaisir avec plus de sécurité que nous tous ; car tu auras sur nous l’avantage d’être certain de ne pas mourir ; et nous n’en sommes pas là, nous. Voyons, sois raisonnable ; lève-toi et viens déjeuner. ”

Le jeune officier hésite d’abord ; mais enfin séduit par l’attrait du plaisir et entraîné par le sophisme de ces paroles trompeuses, il consent au lâche partage qui vient de lui être proposé. Bref, il reprit le genre de vie qu’il menait la veille. En vain, au milieu des fêtes les plus brillantes, au milieu des banquets les plus somptueux, sa conscience se réveillait-elle et la lugubre prophétie : *Dans un an, à pareil jour, à pareille heure, tu mourras*, résonnait-elle à ses oreilles, il ne songeait qu’à s’étourdir.

Il va sans dire que les six mois destinés aux plaisirs s’écoulaient bien rapides ; car, rien ne passe plus vite que le plaisir.

L’officier pense à se préparer à mourir. Mais ses amis reviennent à la charge ; et, par des raisonnements aussi peu solides, mais aussi séducteurs que la première fois, ils décident le faible jeune homme à un nouveau partage : trois mois devaient être consacrés à la dissipation et au plaisir, trois mois aux exercices de la pénitence et de la Religion. Il en fut cette fois comme de la précédente.

Quand les trois premiers mois furent écoulés et lorsque notre officier voulut penser sérieusement à la mort, ses amis revinrent, et il apprit à sa honte que plus on se livre au plaisir, plus on veut s’y livrer, et que plus on a cédé à de faux amis, plus on est prêt à leur céder encore.

Un troisième partage, qui devait être le dernier, fut réglé ; et, cette fois, on accorda deux mois entiers à la vie légère et frivole. “ Pendant le dernier mois, avaient ajouté ses amis, tu pourras mener la vie d’un capucin et d’un moine, aucun de nous ne s’y opposera. ”

Pour faire ses adieux à sa vie dissipée, ou plutôt peut-être pour essayer de s’étourdir, notre officier se jeta dans les divertissements et les fêtes avec une espèce de rage et de fureur : il dépassa même de quinze jours la limite fixée.

Le 1<sup>er</sup> mai 1861 était arrivé sans qu’il eût songé à la mort, et il n’avait plus que deux semaines pour s’y préparer. “ Deux semaines, répétait-il à ses amis attristés par la pensée d’une séparation prochaine, c’est bien peu devant moi. ”

— C’est bien trop, reprend le plus âgé. . . . Dans mon enfance M. le curé nous répétait sans cesse qu’il suffisait d’un quart d’heure pour se reconcilier avec Dieu ; et

que, pourvu que l'on ait le temps de faire un bon acte de contrition, et de recevoir une absolution, on est en sûreté. Va, crois moi, ajouta-t-il, donne-nous encore cette semaine, et la dernière, tu la donneras tout entière à Dieu.

Le malheureux cède à ces coupables paroles et retombe dans sa vie de dissipation et de plaisir.

Enfin commença la dernière semaine.

Craignant de ne pouvoir se soustraire à la funeste influence de ses amis, l'officier quitta Lyon sans les en avertir et se retira dans un château, dont il était propriétaire. Comme ce château était situé assez loin de toute habitation, il espérait y trouver la solitude ; il ne la trouva point.

Apprenant son arrivée, les châtelains du voisinage se crurent obligés de venir lui rendre visite : plusieurs jours se passèrent ainsi.

Ce ne fut que le jeudi soir qu'il recouvra la liberté de se préparer à la mort. Il était temps ; c'était le samedi qu'il devait mourir.

« Demain, vendredi, se dit-il à lui-même, j'enverrai chercher mon notaire pour mettre en ordre toutes mes affaires temporelles ; et, samedi, je ferai prier un prêtre de m'aider à mettre en ordre celles de ma conscience. »

Le vendredi se passa donc dans la société du notaire qui s'étonnait de voir un jeune homme de vingt-quatre ans s'occuper de testament dans un âge où l'on ne pense qu'à la vie.

Pour vous, chers lecteurs, vous savez si notre officier avait de graves raisons pour songer à la mort ! . . .

### III

Il était donc arrivé ce jour si redouté, ce jour où notre officier, plein d'avenir, de jeunesse et de vie, allait mourir.

Il allait mourir ! et quoique prévenu un an à l'avance, il n'avait encore rien fait pour se préparer à la mort !

Dès l'aurore de ce dernier jour (et je vous laisse à penser s'il avait dormi d'un sommeil paisible), il appelle son domestique, homme fidèle et dévoué, mais d'une intelligence assez médiocre, comme vous pourrez en juger.

« Jean, lui dit-il, tu vas aller à la ville avec la voiture, et tu prieras M. le curé de vouloir bien venir avec toi, car j'ai besoin de lui parler. Surtout ne t'amuse pas en route. »

Le bon serviteur se hâte d'obéir, ne sachant comment s'expliquer la commission de son maître, qui n'allait guère à l'église, et n'avait guère de rapport avec les prêtres.

Il revint vers midi ; mais il était seul. L'officier, qui épiait son retour, se précipite à sa rencontre.

« Comment ! . . . tu reviens seul ! . . . »

— Oui ; M. le curé était auprès d'un malade en dehors de la ville : on m'a demandé si je voulais M. le vicaire ; j'ai répondu que vous désiriez M. le curé. »

Le malheureux jeune homme eut peine à retenir un mouvement d'impatience ; mais, réfléchissant qu'il ne fallait pas perdre de temps :

« Change au plus vite de chevaux, » se contenta-t-il de dire au domestique, « et retourne immédiatement à la ville ; tu m'amèneras M. le vicaire. Tu entends bien, n'est-ce pas ? »

— Oui, Monsieur ; soyez tranquille. »

Etre tranquille ! lorsqu'on est à douze heures de la

mort : pour cela il faut être un saint, et notre officier ne l'était pas.

Le soleil commençait à disparaître à l'horizon, lorsque revint l'intelligent domestique ; mais il revint encore seul.

« Comment ! malheureux ! tu n'as pas pu trouver M. le vicaire ? »

— Non, Monsieur. Comme c'est demain dimanche, il venait de partir pour un petit village où il doit célébrer la messe. On m'a promis qu'il viendrait *demain dans l'après-midi*, après les vêpres.

— *Demain !* répète avec amertume et presque avec rage la future victime de la mort.

« M. le curé n'était donc pas de retour ? »

— Pardonnez-moi, Monsieur ; il m'a même offert de venir ; mais je lui ai dit que vous avez demandé M. le vicaire.

— Malheureux ! faut-il qu'il m'ait si mal compris ! murmura l'officier, en faisant quelques pas dans la chambre. Puis s'approchant du domestique :

— Prends le meilleur de mes chevaux ; tue-le, s'il le faut : il y a vingt mille francs pour toi si, avant onze heures du soir, tu m'amènes ou M. le curé, ou M. le vicaire, ou tout autre prêtre. »

Jean s'inclina.

« Mon jeune maître a la fièvre chaude, » se disait-il en lui-même ; « mais enfin il faut le satisfaire. »

Et en même temps il partait au galop.

Dès que le domestique l'eut quitté, le malheureux officier tomba dans un état qu'il serait difficile de dépeindre. Il s'était retiré dans un petit salon formé par l'une des tourelles du château, et d'où il pouvait voir la grande route de la ville. A demi couché dans un immense fauteuil, ses pieds devant un brasier dont la chaleur pouvait à peine calmer le frisson d'une fièvre ardente qui agissait sur tous ses membres, il avait le visage tourné vers la pendule de la cheminée : les aiguilles lui semblaient marcher avec une rapidité inaccoutumée.

— Ah ! se disait-il avec désespoir, Dieu m'a prévenu depuis un an, et je ne suis pas encore prêt. . . . et il est neuf heures ! . . . C'est lui qui me punit justement d'avoir attendu si tard, en me refusant le prêtre dont j'ai tant besoin.

Une sueur froide inondait son visage : lorsque la pendule faisait entendre quelques sons, son cœur se soulevait comme pour se briser dans sa poitrine ; ses cheveux se hérissaient : parfois, il se les arrachait d'une main furieuse.

« Non ! s'écriait-il, je ne veux pas mourir avant que le prêtre soit venu me réconcilier avec Dieu. »

Cependant les heures s'écoulaient, heures d'agonie qui tantôt lui paraissaient un siècle, tantôt un instant. Ses yeux hagards allaient alternativement et sans interruption de la pendule à la fenêtre.

La route était silencieuse ; pas un bruit, pas une lumière ; il ne voyait que l'aiguille fatale et n'entendait que le terrible balancier.

Tout à coup, il se lève, se précipite à la fenêtre : il regarde, croyant avoir distingué quelque bruit. Hélas ! c'était le vent du soir qui agitait le feuillage. . . . Terrible alternative ! déjà depuis quarante minutes onze heures sont sonnées.

Il retombe sur son fauteuil, et se relève bientôt pour ouvrir la porte d'une vaste salle où il croit avoir enten-



du des pas.... Affreuse déception !... Il est seul... il va mourir seul !....

Déjà il voit l'enfer qui s'entr'ouvre prêt à l'engloutir.  
" O mon Dieu ! s'écrie-t-il, je consens à mourir ! mais envoyez-moi un prêtre !

— Un prêtre !... un prêtre !...," répète-t-il avec désespoir.

Cependant les deux aiguilles de l'horloge venaient de se réunir sur le chiffre qui marque minuit.

L'officier sent sa respiration haletante s'interrompre ; le sang cesse de couler dans ses veines.... C'en est fait ; tout est perdu.... Pheure fatale va sonner pour lui !....

## IV

Vous vous êtes, sans doute, lecteurs, déjà demandé quel serait, pour notre jeune officier, le dénouement du drame commencé dans la vieille basilique de Lyon.

Le premier coup de minuit se fait entendre.... une sueur froide ruissèle de tout son corps : il ressent comme le fer d'un poignard qui lui perce le cœur.... chaque fois que le timbre ajoute un nouveau son à celui qui précède, le frisson redouble, la sueur de la mort devient plus abondante ; le poignard entre plus avant dans sa blessure. Enfin le dernier coup va sonner... il sonne !....

A ce moment, sous l'effet et l'impression d'un affreux délire, notre officier.... s'éveille....

C'était un rêve !....

Il était encore dans l'église, à la même place où il s'était retiré pour passer la nuit.

Le silence et l'obscurité du saint lieu achevèrent ce que le rêve avait commencé.

Il comprit que Dieu avait permis qu'il eût ce songe terrible, pour lui faire voir que s'il ne mettait au plus vite un terme à sa vie de dissipation et de plaisir, la mort viendrait le frapper sans lui laisser le temps de se reconnaître.

Il profita si bien de cet avertissement du ciel, que le lendemain, dès le matin, avant même de quitter l'église, il fit à un prêtre la confession de toutes les fautes de sa jeunesse.

A partir de ce jour, il revint à toutes les pieuses pratiques de son enfance ; et, en restant un brave et courageux soldat, il sut demeurer un généreux et fervent chrétien.

Pour vous, lecteurs, quelle est la leçon renfermée dans cette histoire ?

La voici. Elle est sévère ; mais il est bon de l'entendre.

A tout âge, il faut être prêt à mourir : par conséquent à tout âge, il faut avoir l'âme en paix avec Dieu ; par conséquent, à tout âge, quand on a quelque faute grave sur la conscience, il ne faut jamais dire : à demain, à demain. Le jour où nous parlerions ainsi pourrait bien ne pas avoir de lendemain.

Qui ne connaît cette grande et effrayante maxime : " La mort est l'écho de la vie."

## NECROLOGIE.

Nous lisons dans le *Courrier de St. Hyacinthe* :

" St. Hyacinthe vient de perdre un de ses premiers citoyens dont le nom sera inscrit un jour dans l'histoire comme un grand promoteur de l'œuvre de la Colonisation, après

avoir soutenu pendant près de dix-huit années, au sein de l'Assemblée Législative, les droits et les franchises de son pays, avec conviction et patriotisme, M. Thomas Boutilier a rendu son âme à Dieu, dimanche le 8 décembre, au milieu des pleurs de sa famille et de ses amis, à l'âge de 65 ans.

Le *Courrier* nous fait espérer une biographie sur cet éminent citoyen ; nous nous ferons un bonheur de la reproduire et nous attendons avec impatience cette publication.

## Littérature Canadienne.

(Suite.)

Biographie du Chevalier Noël Brulart de Sillery, Ptre, fondateur de la Mission de St. Joseph, à Sillery, près Québec, in-8o. 0.10.

Journal de l'Expédition sur le St. Laurent, contenant un rapport détaillé des mouvements de la flotte et de l'armée anglaise, depuis le moment de son embarquement, à Louisbourg, jusqu'à la reddition de Québec, en 1759, in-8o. 0.10.

Michel Sarrasin, Médecin du Roi à Québec, (Biographie,) in-8o. 0.10.

Orient (l'), ou Voyage en Egypte, en Arabie, en Terre-Sainte, en Turquie et en Grèce, par M. Léon Gingras, 2 vol. in-8o, reliés, 1.50.

Ornithologie du Canada, par J. M. Lemoine, 1ère partie, in-12.  
do do do 2ème partie.

Observations sur un ouvrage intitulé " Histoire du Canada," etc., de M. l'Abbé Brassac de Bourgbourg, par J. B. A. Ferland, Ptre, in-8o, 0.20.

Passé, Présent et Avenir du Canada, par G. H. Macaulay, in-8o. 0.25.

Questions Générales sur l'Agriculture, à l'usage des écoles, par J. M. Paquin, M. D., in-12, 0.13.

Réflexions préliminaires des vrais principes politiques, par Clément Dumesnil, in-18. 0.13.

Relation du Voyage de Son Altesse Royale le Prince de Galles en Amérique, 1 beau vol. in-8o, illustré, 0.75.

Relations des Jésuites, 3 forts vol. in-8o, 9.00.

Servantes (les) de Dieu en Canada, 1853, par C. de LaRoche-Héron, 1 vol. in-8o. 0.25.

Thèse sur les Mariages Clandestins, par E. L. DeBellefeuille, 1 vol. in-18o, 0.25.

Souvenirs Historiques du Canada, par L. J. Racine, 1 joli volume in-18o, relié, 0.25.

Traité Élémentaire de Botanique, par l'Abbé L. Provancher, ouvrage illustré de plus de 80 gravures sur bois, in-8o, 0.40.

Thèse pour le Doctorat en Médecine : Du Suicide, par le Dr. F. A. LaRue, in-8o, 0.50.

Veillées (les) Canadiennes. Traité Élémentaire d'Agriculture, par M. F. Ossayé, in-12o. 0.25.

Chez J. B. ROLLAND ET FILS.